

# LA TRACE ET L'ÉCRITURE

Marie-Hélène Pottier, Conservatrice du Musée Champollion - Les Ecritures du Monde, Figeac.

**Résumé :** L'écriture, au sens strict du terme, peut-elle être assimilée à une trace ? Tout signe graphique est de toute évidence la trace laissée par la main ou par un outil guidé par celle-ci. La forme des diverses écritures du monde, des caractères cunéiformes aux lettres latines, trahit le geste de l'homme et la perception qu'il avait des choses du monde. Plus précieux encore, l'écriture garde la trace de la parole et celle des intentions multiples que l'homme portait en lui lors du processus d'écriture. Trace d'un geste et d'une parole, l'écriture reste souvent le seul témoignage de la pensée de nos ancêtres.

**Abstract :** *Can writing, in the strictest sense of the word, be considered as a trace? It seems obvious that any graphic sign is a mark left by a hand or by any tool guided by it. The form of the world's different handwritings, from cuneiform characters to latin letters, betrays the human gesture and the perception he had of the things of the world. More precious still, handwriting holds a trace of speech and of the various intentions Man had when writing it. Trace of a gesture or a speech, handwriting is often the only evidence left of our ancestors' thoughts.*

## De la trace naturelle au tracé intentionnel

À l'origine des plus anciennes marques ou figures laissées par l'homme sur des os ou des galets, il y a l'observation du monde et celle des traces éphémères ou durables laissées par les événements naturels. L'homme a vu le cercle lumineux de l'éclipse, les zébrures de l'éclair ou les traces fraîches des animaux sur la terre humide. Dans le même temps, il découvre ses propres traces et prend conscience de sa capacité à fabriquer des signes. L'étape franchie par l'être humain, lorsqu'il grave ses premiers signes, nous reste largement inconnue : que peuvent signifier pour leurs auteurs la représentation d'animaux ou des signes tels que des mains, des lignes ondulées, des cercles ou des spirales ? Il s'avère, que depuis le Paléolithique supérieur, l'homme n'a pas cessé de créer des traces intentionnelles. Il ne fait aucun doute que les peintures des grottes préhistoriques, les gravures de la vallée des Merveilles ou les dessins rupestres des Indiens du Nouveau-Mexique par exemple, sont des indices d'un comportement ritualiste et l'expression de croyances et de concepts religieux. Ces figures sont porteuses de sens ; elles sont trace d'une action qui délivre un message, mais aucun élément fiable ne permet de préciser le message laissé par les marques peintes ou incisées sur les parois rocheuses. Plus

couramment, des traces expressives peuvent signaler un passage récent, une menace, ou encore une interdiction, de la même façon qu'un enfant trace une ligne au sol qui a la même force significative qu'une solide clôture grillagée.

Comment une figure symbolique devient-elle écriture ?  
Le passage a lieu lorsque des éléments graphiques

simples ou complexes sont organisés en une séquence sémiologique invariable et signifiante. Une convention adoptée par les membres d'un même groupe permettra dorénavant de fixer la pensée sans ambiguïté aucune et de transmettre tous les messages de quelque nature qu'ils soient. L'écriture est donc trace en tant que témoignage physique d'une main et d'un geste mais sa spécificité tient aussi au fait qu'elle est intimement liée à la parole et à la volonté de produire du sens. L'écriture est trace de la parole humaine.

*“ Marie-Hélène Pottier est conservatrice du musée Champollion-Les Écritures du Monde, à Figeac (Lot). Archéologue de formation, elle a travaillé en Afghanistan, au Yémen et aux Émirats arabes unis. Son travail de recherche a fait connaître la richesse culturelle des peuples de Bactriane de l'âge du bronze (Afghanistan). Directrice du musée Champollion depuis 1991, elle a conduit la rénovation de cet établissement qui développe ses collections sur les cultures de l'écrit à travers le monde. ”*

## L'écriture et le geste

La pulsion du geste, la joie de laisser glisser la main sur le papier se situent à mi-chemin entre le principe de la trace et la notion d'écriture. Il peut s'agir du griffonnage de l'enfant ou des traits automatiques que l'on a tous crayonnés un jour ou l'autre près du téléphone, ou mieux encore des



Site indien nouveau Mexique.

© Musée Champollion

monocondyles <sup>1</sup> tracés à Byzance en guise de signature sur des actes officiels. Pour ces derniers, c'est le trait effectué « d'un seul trait » qui fait sens, et non plus le mot devenu illisible. Roland Barthes s'exprimait ainsi : « Je sens ma main agir, tourner, lier, plonger, se lever et, bien souvent, par le jeu des corrections, raturer ou faire éclater la ligne... Mon corps jouit de tracer, d'inciser rythmiquement une surface vierge ».

L'écriture est la trace du geste intentionnel d'une personne qui veut transmettre un message. On constate cependant une grande diversité des tracés parmi les écritures fondatrices apparues entre les IV<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaires car le trait est non seulement induit par le geste mais il est étroitement dépendant de l'outil et du support que l'homme s'est choisi pour écrire. Il est également lié à la représentation que l'homme s'est faite du monde, puisque l'homme trace ce qui fait sens pour lui

et non pas la réalité visible et objective. Ces diverses raisons expliquent en partie les différences formelles d'une écriture à une autre.

Les Sumériens qui ont tracé les rudiments de la première écriture connue à ce jour habitent le delta du Tigre et de l'Euphrate au IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Ni pierre, ni métal, ni bois ou si peu, ne sont disponibles dans la région. Seule l'argile humide du sol se prête idéalement à l'empreinte laissée par une tige de roseau. Les premiers scribes tracent les signes d'une manière linéaire sur la terre mais les petites particules d'argile repoussées sur les rebords du trait le rendent peu net. Ils ont alors l'idée – pour cette raison ou une autre – d'imprimer les traits d'un caractère par une légère pression du calame dans l'argile humide ce qui aboutit à des lignes propres et précises : avec une extrémité taillée en biseau, il creuse un trait dont la première partie, due à la pression, s'évase quelque peu, ce qui lui donne un aspect de « clou ». Cette écriture cunéiforme est le résultat d'un mouvement bien précis de la main et du poignet exécuté par le scribe. Le glissement du signe linéaire vers un signe imprimé a pour effet d'abolir le réalisme de la silhouette primitive du signe.



Écriture cunéiforme.

© Musée Champollion

1 : « d'un seul trait » est la traduction exacte du mot grec *monokondylos*.

Les écritures égyptiennes et mésoaméricaines ont été tracées sur des supports variés : pierre, bois, peau, os, terre cuite, etc. Le tracé des signes s'est effectué dès l'origine de manière linéaire et n'a pas été amené à subir une évolution aussi drastique que celui des caractères sumériens. Les signes représentent la réalité du monde telle que la voit le scribe, même si la figure est parfois schématisée ou symbolique. Si ces écritures subissent une transformation formelle, c'est moins sur des critères d'outil ou de support que parce que l'écriture est l'émanation d'une personnalité, d'une position, ou qu'elle varie au gré des écoles de scribes.

L'écriture égyptienne est un cas de figure étonnant. Des premiers hiéroglyphes connus jusqu'à ceux des inscriptions les plus tardives, séparés par plus de 3000 ans, il n'y a quasiment pas d'évolution dans le tracé des signes. Le geste reste le même. La seule grande différence pour les épigraphistes est la multiplication du nombre des signes : de quelque 7 à 800 hiéroglyphes en usage au III<sup>e</sup> millénaire, l'on passe à près de 3 000 signes à la Basse Époque. Mais tandis que les hiéroglyphes restent attachés à la rédaction des textes sacrés ou officiels, les Égyptiens créent aussi deux

écritures cursives, le hiératique et le démotique, toutes deux dérivées des hiéroglyphes, principalement destinées aux usages quotidiens et aux opérations de la vie économique, inscrites sur papyrus ou sur terre cuite. Les signes de ces cursives sont très simplifiés, parfois méconnaissables par rapport au hiéroglyphe d'origine, et se tracent de manière cursive ce qui permet à la main du scribe de courir très rapidement sur le rouleau ou sur l'*ostrakon*<sup>2</sup>.

Quant aux formes de l'écriture maya, elles paraissent tout aussi immuables que les hiéroglyphes égyptiens... bien que complexes ! Gravées sur pierre, peintes sur papier ou sur terre cuite, elles restent constantes. Cependant, l'une des particularités remarquables du glyphe maya est qu'il peut adopter au choix trois aspects : des formes symboliques, un visage seul ou une figure anthropomorphe. En outre, l'agencement des divers éléments qui le composent – un élément principal et des affixes – varie en fonction de la signification du signe. Immuables mais changeants tout à la fois... La complexité des glyphes mayas sera sans doute un jour éclairée par le travail de déchiffrement qui est en cours.



3 - Hiéroglyphes.

© Musée Champollion

2 : *ostrakon* : tesson de jarre en terre cuite qui était le support privilégié des inscriptions à durée de vie limitée.



L'écriture chinoise, née vers le XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., connaît pendant plus de mille ans des modifications quant au format du caractère et au tracé des lignes. Les premiers caractères sont gravés sur os ou sur des vases en bronze, et plus tard peints à l'encre de Chine sur des supports lisses comme le bambou, la soie ou le papier. La décision de l'empereur Qin Shi Huang Di, le « premier empereur », d'unifier son immense empire, l'amène à normaliser tout ce qui concourt à la communication et aux échanges et en particulier l'écriture. C'est ainsi qu'à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J. C. celle-ci est fixée : chaque caractère s'inscrit dans un carré virtuel, il devient unique et immuable et ses traits sont tracés dans un ordre défini. Seul le geste des calligraphes peut moduler cette unique graphie tout en respectant les principes de base.

Dans un contexte culturel différent mais politiquement assez proche, c'est une volonté identique qu'exprime l'empereur Charlemagne. Dans les premiers siècles du

Moyen Âge en Occident, le cloisonnement graphique des hommes et des écrits a conduit à des évolutions différentes du *ductus*. L'empereur prend conscience que la diversité des écritures est un réel obstacle à la communication, les tracés des lettres latines variant selon le style des écritures mérovingienne, wisigothique, bénéventine ou irlandaise. Le moine anglo-saxon Alcuin se voit confier la mission d'unifier les formes des lettres : c'est la naissance de la « caroline » aux tracés sobres et arrondis qui est largement adoptée par les peuples du monde occidental. La lecture en est rendue si facile et si agréable que certaines des plus belles typographies d'imprimerie s'en inspireront directement.

Franchissons plus de 1000 ans d'histoire du tracé de la lettre... pour considérer un phénomène artistique et fait de société qui prend place dans l'espace public actuel : des écritures empruntant le tracé des lettres sont réalisées au pochoir par projection de peinture ou par traçage direct. Elles se caractérisent par la rapidité de leur exécution et par un style graphique stylisé, à mi-chemin entre l'exploit physique et le geste artistique. Fait assez rare pour être noté, ces inscriptions n'ont pas pour but d'être lues ; les tags, comme on les désigne, « déchirent la lettre » et la rendent illisible. L'objectif des auteurs, en signant d'un pseudonyme, est d'affirmer une identité

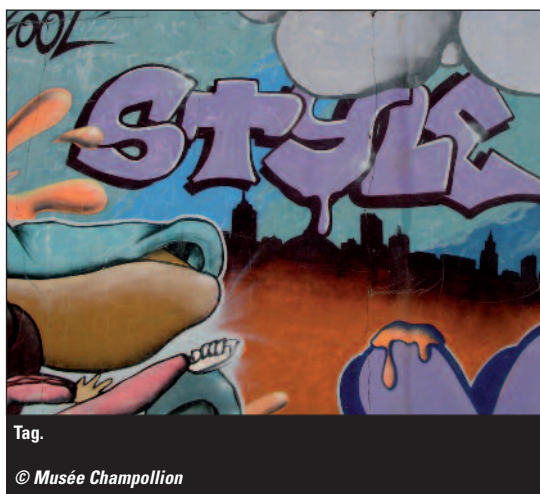


5 - Caractères chinois.

© Musée Champollion

sociale, de prendre possession d'un territoire face à des bandes rivales ou d'imposer une présence dans des lieux dont ils se sentent exclus. Cette manipulation du symbolique est très forte dans le rapport à l'espace ; elle est soulignée par le choix des lieux inscrits, le long des voies de circulation par exemple, et par un marquage répétitif des parcours empruntés sur tous les supports disponibles, parois de chantier, façades d'immeuble, etc. Le tag, à ce titre-là, est proche de la trace et participe d'une démarche quasi rituelle d'un marquage identitaire. Il est cependant écriture car il y a appropriation par le tagueur des lettres qui, bien que déformées, déchiquetées, sont le point de départ de nouvelles formes visuelles.

Au vu de ces quelques exemples, la trace physique que le scribe laisse derrière lui est de manière inextricable le résultat croisé de l'usage d'outils spécifiques et du regard porté sur le monde par les civilisations qui ont créé ou transformé le signe. Parfois même, le geste prend le pas sur le mot et l'écriture devient art.



## L'écriture et la parole

**Tracé par la main, le trait est cependant, d'abord et surtout, la trace du langage, l'une des inventions les plus extraordinaires de l'humanité.**

Aux tout premiers temps de l'écriture, l'homme a choisi de rendre un mot par un signe. Ce système logographique était simple et la représentation de l'objet ou d'une notion symbolique par le principe d'un dessin figuratif – ou proche du réel – en rendait le sens évident. Mais il s'est immédiatement révélé insuffisant pour exprimer les abstractions ainsi que toute la complexité d'un énoncé rendue dans la langue par les conjugaisons, déclinaisons, conjonctions, prépositions, etc. Plutôt que de rester attaché à l'image de l'objet, le signe a donc été, dès les premiers pas de l'écriture, associé à la langue, c'est-à-dire au son du mot, et non plus à l'image qu'il évoquait. La syntaxe n'était plus un obstacle à la transcription de la parole.

Pour ce faire, l'homme a dû décomposer les sons de sa langue. Plusieurs langues monosyllabiques ont facilité ce procédé qui est proche du rébus : c'est le cas du sumérien ou du chinois ; le même signe représentait donc l'idée et le mot. De nombreux mots dans ces langues étant homophones, ou au moins très proches, le système du rébus indiquait la prononciation du mot et le contexte précisait la signification à attribuer au mot. Ainsi, le son *ti* en sumérien signifie la flèche et s'écrit en forme de flèche ; le même son *ti* signifie aussi la vie, mot abstrait par excellence, et a donc été écrit à l'aide d'une flèche également.

Dans d'autres langues, les mots étaient constitués de plusieurs syllabes ; ainsi l'égyptien ancien a franchi immédiatement le pas vers une phonétisation, tout en gardant un système mixte : la graphie d'un mot pouvait

se composer d'un signe dit idéographique – ou mieux, logographique – et d'un ou plusieurs signes phonétiques reproduisant les différents éléments linguistiques. Selon le contexte, un même signe pouvait être un logogramme ou un phonogramme... C'est cette complexité qui a rendu le travail de déchiffrement bien ardu à Champollion !

L'adoption du principe phonétique impose d'analyser la parole de manière très précise afin de reproduire aussi fidèlement que possible les sons qui se succèdent dans une phrase ou dans un mot. Dans la pratique, l'exercice s'est souvent avéré délicat. Dans certaines écritures (par exemple la brahmi ou la japonaise) les mots ont été découpés en syllabes ; d'autres ont vu les mots uniquement rendus par l'écriture des consonnes. Ce dernier système vaut pour les langues sémitiques dans lesquelles la consonne suffit à donner le sens général. Dernier-né, le système alphabétique au sens strict a été mis au point par les Grecs pour transcrire leur langue dans laquelle les voyelles apportent du sens et ont de ce fait le même statut que la consonne pour la compréhension du mot. Cependant, le principe de l'équivalence entre lettres et sons est moins simple qu'il ne paraît et a conduit à des bricolages successifs pour l'adapter aux différentes langues !

### « Pourquoi écrivez-vous ? »

Au musée Champollion, un livre est à la disposition des visiteurs. La question suivante leur est posée : Pourquoi écrivez-vous ?

Voici certaines des réponses revenues le plus fréquemment.

« Écrire pour transmettre »

« Pour laisser une trace »

« Écrire pour ne pas sombrer dans l'oubli »

« Écrire pour réfléchir... »

« Écrire pour me faire oublier mes chagrins. Au lieu de dire ma colère à voix haute, c'est sur le papier que je le dis » (9 ans)

« Une façon comme une autre de traverser les siècles »

« Écrire nous aide à connaître le monde » (9 ans)

« C'est partager des choses avec le monde entier » (12 ans)

« Écrire pour dominer l'instant... et ainsi prendre de la distance... »

« Parce que j'aime faire des lettres » (6 ans)

« Écrire pour créer des liens »

« C'est comme si on était immortel » (10 ans)

« Écrire pour mettre mes pensées en ordre »

« L'écriture est une impulsion, une violence de la main et une rage de son cœur. Telle une tempête de mots... elle brise le silence »

« Pour que la pensée et la parole perdurent au-delà du temps ».

Il semble qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, les raisons de coucher des mots sur le papier soient proches des objectifs poursuivis par ceux qui inventèrent l'écriture... à l'exception du plaisir de rédiger des contrats et des bordereaux de comptabilité qui n'apparaît pas dans le livre du musée Champollion ! Ce sont pourtant les premiers documents écrits sur des tablettes d'argile en Mésopotamie il y a plus de 5000 ans. Lorsqu'il grave ou peint les mots de sa langue, l'homme de l'antiquité a les mêmes intentions qu'aujourd'hui : le politique s'empare des signes pour consolider son pouvoir, les savants pour noter les phénomènes du monde, le devin cherche à intervenir dans le déroulement des événements, etc. Si certaines de ces démarches se situent dans l'éphémère, d'autres ont pour but de s'inscrire dans la durée : des inscriptions

dédicatoires ou funéraires jusqu'aux textes à leur propre gloire des rois perses et des pharaons égyptiens, la volonté d'agir pour l'éternité auprès des dieux ou des hommes explique ces traces laissées sur le rocher de Béhistoun et sur le temple d'Abou-Simbel. Vingt-cinq ou quarante siècles plus tard, ces traces nous en disent plus long sur la notion de pouvoir que tous les livres d'histoire.

Transmettre, partager, durer... L'écriture est une trace qui inscrit l'homme dans l'histoire individuelle et collective.

### **La parole, le mythe et l'écriture de la pensée**

En raison du pouvoir que donnait l'écriture, le prestige qui l'auréolait la fit considérer comme une émanation des dieux ou des rois, ainsi que les mythes de l'antiquité nous le rapportent. En Égypte, le dieu Thot transmet aux hommes la connaissance des hiéroglyphes sur ordre de Rê. En Chine, lorsque Cang Jie trace les premiers caractères d'écriture, le Ciel et la Terre se mettent à trembler et les dieux s'inquiètent de voir l'homme accéder aux secrets de la Création.

Peut-être aussi, l'écriture a-t-elle été vue dès cette époque comme un moyen de dépasser la parole ? « Il y a spécificité de la pensée écrite » dit Jack Goody, signifiant par là que le mot écrit n'est plus directement lié au réel ; « il est détaché du flux de la parole » et acquiert son autonomie. Les écrivains laissent courir leurs pensées, certains d'entre eux assurant que leur inspiration coule du mouvement de la plume. Dans cette démarche, l'écriture semble impulser une puissante force de création par la distance qu'elle installe entre le réel et les situations et personnages sortis tout droit de leur imagination. De même, le processus d'appropriation de la pensée par l'écriture enrichit le raisonnement ; non pas que les sociétés orales n'aient pas d'esprit critique, mais parce qu'elles manquent d'outils appropriés à un processus d'accumulation des savoirs qui facilite grandement le développement d'une tradition critique continue et constructive ; la mise à disposition de divers concepts, exposés par les uns puis commentés par les autres, permet le débat d'idées : la parole devient la chose du lecteur qui analyse la pensée, la manipule et la transforme. L'écriture permet alors de « mettre ses pensées en ordre » comme l'exprime ci-dessus un visiteur du musée Champollion. Au-delà de la parole, l'écriture laisse une trace de la pensée humaine qui peut être partagée par le plus grand nombre au-delà des limites imposées par le temps et par l'espace.

# RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

**Anati (E.)**

*Aux origines de l'art*, Fayard, 2003.

**Barthes (R.)**

Préface de l'ouvrage *La civilisation de l'écriture*, Druet (R.) et Grégoire (H.), Fayard dessain et Tolra, 1976.

**Bottéro (J.)**

*Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Gallimard NRF, 1987.

**Gelb (I.-J.)**

*Pour une théorie de l'écriture*, Flammarion, 1973.

**Goody (J.)**

*La raison graphique*, Les Éditions de Minuit, 1979.

**Goody (J.)**

*Entre l'oralité et l'écriture*, PUF, 1994.

**Jean (G.)**

*Langage des signes. L'écriture et son double*, Découvertes Gallimard, 1989.

**Leroy-Gourhan (A.)**

*Le geste et la parole*, Albin Michel, 1964.

**Lorblanchet (M.)**

*La naissance de l'art*, Errance, 1999.

**Vulbeau (A.)**

*Du tag au tag*, Desclée de Brouwer, Paris, 1992.

**Vulbeau (A.)**

*Tags : des cris muets sur les murs*, Beaux-Arts, janvier 1991.

*L'aventure des écritures*, BnF, Paris, 1997.

*Histoire de l'écriture*, sous la direction de Christin (A.-M.), Flammarion, Paris, 2001.

*Anthropologie de l'écriture*, sous la direction de Laffont (R.), Coll. Alors, Centre G.-Pompidou, Paris, 1984.